

Hakim Hessas

Laboratoire 3L.AM-Angers | UPRES EA 4335
Langues. Littérature. Linguistique des universités d'Angers et du Maine

Autour de l'*Essai sur les langues* de Ferdinand de Saussure

Résumé. — Les premières incursions de Ferdinand de Saussure dans le domaine linguistique anticipent de loin son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879). Dans l'article qui suit, en explorant son *Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racines* (1872), un texte marginal rédigé alors qu'il n'avait pas encore quinze ans, on y découvre des « éléments de commencement » essentiels : un sens du jeu scientifique, des enjeux théoriques, un état d'esprit, une démarche, une position et une disposition, bref, des prémisses fondamentales d'une recherche riche et prometteuse, que l'on retrouvera développées ensuite dans ce qui deviendra toute la linguistique saussurienne.

Mots-clés : Ferdinand de Saussure, Essai sur les langues, linguistique historique et comparée, langues, langage, arts des systèmes linguistiques, commencement.

Abstract . — The first incursions of F. De Saussure within the domain of linguistics are by far larger than his affirmations in his « *Mémoire on the Primitive System of Vowels in the Indo-European Languages* (1879) ». We will find In the following article, through the exploration of his « *Essay to reduce the Greek, Latin and German words to a little number of roots* » (1872), a marginal textwritten when he was only 15 years old, essential « elements of beginning » : A sense of the scientific play, of the theoretical stakes, a state of the mind, a specific take, a stand and a disposition, i.e. fundamental premisses of a rich and promissing research that will be developed later to become the wellknown Saussurian Linguistics.

Keywords : Ferdinand de Saussure, Essay on languages, historical and comparative linguistics, languages, language, arts of linguistic systems, beginning.

« Situer un commencement dans un temps rétrospectif, c'est ancrer un projet [...] dans ce moment précis, en permanence susceptible de se voir modifié. » (Said, 2012, 34).

« je nie pour poser, je suis liberté absolue pour me déterminer à quelque chose en particulier, je refuse *ceci* pour choisir *cela*, le voulant jusqu'à nouvel ordre, toujours sûr de pouvoir nier ce que je viens de poser, mais aussi toujours me déterminant dans et par ce nouvel acte de la liberté. » (Weil, 1950 [1970], p. 33).

Lorsqu'on entreprend de retracer les grandes étapes de la pensée de Ferdinand de Saussure (1857-1913), l'on prend comme point de départ, le plus souvent, son *Mémoire*¹ et sa thèse de doctorat, lorsqu'on ne considère pas le *Cours de linguistique générale* comme point de repère ultime de ses recherches linguistiques. De cette manière, son « *Essai sur les langues* » (*CFS* 17, 1960, p. 17), qu'il intitule véritablement *Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racines* (1872), se trouve généralement écarté de l'ensemble de ses activités scientifiques, considéré comme marginal, voire un « enfantillage » dans le langage même de Saussure. Lorsque ce texte est cité, c'est souvent pour rappeler la précocité intellectuelle de son auteur, puisque le jeune Saussure a écrit ce texte alors qu'il n'avait pas encore quinze ans.

F. de Saussure, il est vrai, avait une grande aversion pour cet *Essai*. Il en parle, dans ses *Souvenirs*² (1903), comme d'un « essai manqué » (*CFS* 17, 1960, p.17) en raison de sa non-reconnaissance par le créateur de la paléontologie linguistique, Adolphe Pictet, voisin d'été de la famille Saussure. Loin de constituer à lui seul l'instance de légitimation par excellence, Adolphe Pictet était « un des dieux tutélaires de l'enfance de S[aussure] »³. « Charismatique » et détenteur d'un « pouvoir traditionnel », il représentait pour lui ce que Max Weber appelle « l'autorité de l'« éternel hier »⁴. Ainsi, son profond désenchantement, le jeune Saussure l'exprime pleinement par sa volonté affirmée d'abandonner la linguistique, « très prêt à recevoir une autre doctrine ». A défaut d'une autre discipline, Saussure oublia la linguistique pendant deux ans (*CFS* 17, 1960, p.17). Sans doute ce retrait revêt-il un caractère particulier dans ce cas précis. Tout se passe comme si cette désapprobation n'était pas celle d'un individu seul et unique (Pictet), mais celle d'un groupe, d'une collectivité. On comprend mieux cette disposition lorsque l'on sait que la légitimité qui recouvre une œuvre est rattachée à sa reconnaissance, dont la norme en vigueur est définie par des œuvres et des auteurs connus et reconnus. Comme on le verra dans la suite de cette recherche, ces derniers définissent un univers linguistique en construction, dominé principalement par un comparatisme scientifique révolutionnaire : ils correspondent, dans ce champ, à des « positions théoriques » et des « choix méthodologiques » que le jeune Saussure semblait ignorer⁵ dans son *Essai*, puisqu'il ne discutait ni ne critiquait (explicitelement) aucun auteur (141). C'est d'ailleurs l'un des éléments de langage spécifiques à ce texte.

Cependant, cette dévaluation ne devrait pas nous détourner de ce « texte de jeunesse », en le considérant comme un simple « enfantillage »⁶. Bien au contraire, on devrait l'examiner et l'interroger sur ses éléments de « commencement », au sens que lui donne Edouard W. Said dans

¹ *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, 1879.

² Ce manuscrit a été rédigé par F. de Saussure en 1903. Découvert en 1958, il a été publié en 1960 dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* par Robert Godel, sous le titre : « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études » (*CFS* 17, 1960, pp. 12-25).

³ Tullio de Mauro, 1916 [1972], « Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure » (p. 319-389), in : Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972, p. 322.

⁴ Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Éditions 10/18, 2002, p. 102.

⁵ Cette ignorance, volontaire ou involontaire, se manifeste dans sa volonté, comme il dit, de « faire des théories personnelles » et ne pas « suivre une autorité » (*CFS* 17, 1960, p 19) ; cette posture semble définir chez lui une volonté manifeste de dépasser les modes de penser de son époque.

⁶ “It would be wrong, however, to dismiss the *Essai* as a mere “enfantillage”, for in it can be seen the young Saussure, intuitively moving in directions which would be formally and systematically developed in his later work.” (Boyd Davis, “Introduction”, in *CFS* 32, p. 74).

son ouvrage *Beginnings : Intention and Method* (1975). Pour ce faire, on pourrait reprendre presque toutes les questions qu'il s'était posées : « What is a beginning ? What must one do in order to begin? What is special about beginning as an activity or a moment or a place? Can one begin whenever one pleases? What kind of attitude, or frame of mind is necessary for beginning? »⁷.

Nous voudrions, à l'instar de Said, examiner ce texte de la prime jeunesse de F. de Saussure, que l'on pourrait désigner par les termes « précoce », « hâtif », « prématûré », « naissant », parce que nous pensons que cette analyse apporterait des éléments nouveaux qui permettraient de mieux lire et comprendre ses recherches « tardives » dans une forme de circularité utile et féconde ; elle pourrait également nous livrer des informations majeures sur la problématique spécifique du champ linguistique de cette époque, ainsi que le point de vue adopté par le jeune Saussure. Dans cette optique, ce texte posséderait, pour sa part, des « caractéristiques de commencement », de la même manière qu'un « texte tardif » comporterait des « caractéristiques tardives »⁸. Précisons avec Said qu'un commencement est toujours un engagement utile et important. Loin d'être une simple suite linéaire à partir d'un point de départ particulier, un commencement est toujours un recommencement et une différenciation par rapport à ce qui est déjà connu et reconnu.

For any writer to begin is to embark upon something connected to a designated point of departure. Even when it is repressed, the beginning is always a first step from which (except on rare occasions) something follows. So beginnings play a role, if not always a very clearly understood one. Certainly they are formally useful : middles and ends, continuity, development - all these imply beginnings before them. (Said, *Beginnings, op. cit.*, p. XVI)

Nous partons donc de l'idée qu'il existe un « style de commencement » associé à ce texte du jeune Saussure. Nous entendons par là le style que nous rapportons davantage à des « formes textuelles particulières »⁹ qu'à l'auteur Saussure comme le dit le célèbre aphorisme de Buffon : « le style c'est l'homme ». Celui-ci se trouve dans des régularités, celles par quoi ce texte suit ou s'écarte de la tradition déjà établie. Dans son ouvrage *Beginnings : Intention and Method*, Edouard W. Said (1975) use du terme de « commencement » (*Beginning*), non seulement pour signifier une « action », mais surtout « un état d'esprit, une sorte de travail, une attitude, une conscience¹⁰ ».

Beginning is not only a kind of action ; it is also as a frame of mind, a kind of work, an attitude, a consciousness. (Said, *Beginnings, op. cit.*, p. XV).

Beginning is an activity, and like all other activities there are associated with it a field of play, habits of mind, conditions to be fulfilled. (Said, *Beginnings, op. cit.*, p. 19).

⁷. Edward W. Said, *Beginnings : Intention and Method*, New York, Basic Books, 1975, p. XV.

⁸. Edouard Said, qui s'attache particulièrement à l'examen de la troisième période de quelques auteurs et artistes, écrit que « leur œuvre et leur pensée, alors même qu'ils sont parvenus presque au terme de leur existence, s'expriment dans un idiome nouveau, que je qualifierai désormais de style tardif (Said, 2006, [2012], p. 37).

⁹. Pour François Rastier, « le style est dans les œuvres et non dans les auteurs » (Rastier, François. Vers une linguistique des styles. *Texto !* mars 2001 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Ling-de-style.html>. Consultée le 27/07/2023).

¹⁰. Edward W. Said, *Beginnings : Intention and Method*, New York, Basic Books, 1975, p. XI.

À l'évidence, ce sont ces formes premières du « commencement » qui permettent de suivre le fil de son raisonnement afin de découvrir, à chaque fois, les différentes étapes graduelles de la formation et de la transformation conceptuelles de sa théorie du langage. Bien qu'il n'ait pas engrangé un vif succès, comme on le sait, qui lui aurait permis d'obtenir la reconnaissance escomptée, notamment celle de Pictet, ce texte demeure par ailleurs assez singulier pour appeler une lecture informée et une interprétation soutenue.

1. Vers un « commencement » « comparatif » et « systémique »

Ferdinand de Saussure est né à Genève le 26 novembre 1857. En 1872, alors qu'il n'avait pas encore quinze ans, après quelques rudiments du grec à l'école, il compose un « *Essai sur les langues* » (*CFS* 17, 1960, p. 17) qu'il présente à Adolphe Pictet (1799-1875), voisin de campagne de la famille Saussure. Dans son savant ouvrage *Les Origines indo-européennes et les Aryas primitifs* (1859-1863), le créateur de la « paléontologie linguistique » postule l'idée que l'on peut reconstituer l'ensemble de la vie d'un peuple et faire revivre son passé par l'analyse approfondie des mots de sa langue, en partant du principe que ces mots renferment une manière d'être constante et fidèle¹¹. Pour A. Pictet, la langue se trouve au centre de ses enquêtes sur les peuples primitifs, et Saussure ne semblait aucunement déroger à ce principe, du moins à ce moment précis de son développement intellectuel.

À l'époque de la rédaction de cet *Essai*, ce que l'on appelait déjà linguistique représentait une partie importante des recherches en grammaire historique et comparée. Le champ des études indo-européennes était dominé par des savants éminents, à l'instar de F. Bopp (1791-1867), J. Grimm (1785-1863), F. Diez (1794-1876), A. Schleicher (1821-1868), A. Pictet (1799-1875). Le plus grand nombre des recherches linguistiques menées à cette époque, et les principales questions qui y sont abordées concernant les différentes langues du monde tenaient le comparatisme comme principe directeur, la référence théorique et méthodologique par excellence (Auroux, 1989-2000, t. 3, p. 14).

À partir de Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel (1772-1829), le sanskrit était devenu, partout en Europe et aux Etats-Unis, un objet d'étude privilégié. Cette ancienne langue de l'Inde, dont le nom désigne la « langue polie ou parfaite » (*sanskrito*), ou encore la « langue des écrits ou des livres » (*gronthon*), présente une affinité remarquable avec le grec, le latin, les langues germaniques et asiatiques, comme le note Schlegel dans ce passage :

L'ancienne langue de l'Inde, appelée par les habitants *sanskrito*, c'est-a-dire la langue polie ou parfaite, et qu'on appelle aussi *gronthon*, ce qui signifie la langue des écrits ou des livres, offre la plus parfaite affinité avec les langues romaine et grecque, aussi bien qu'avec les langues germanique et persane (Schlegel, 1837, p. 11).

¹¹. « Il en est de ceci exactement comme de la paléontologie, quand, à l'aide d'ossements fossiles, elle parvient non seulement à reconstruire un animal, mais à nous mettre au fait de ses habitudes, de sa manière de se mouvoir, de se nourrir, etc. » (Pictet, *op. cit.* p. 7).

Parti des Indes (à partir de 1784, date de la fondation, à Calcutta, de la *Société Asiatique du Bengale*), cet intérêt pour l'étude du sanskrit débouchera peu à peu vers la comparaison des langues européennes et leur connaissance approfondie, ce que l'on désigne par le nom d'études indo-européennes (Auroux, 1989-2000, t. 3, p. 11). Friedrich Schlegel, même s'il fondait ses hypothèses sur un certain mysticisme que F. Bopp rejettéra et réfutera admirablement par la suite, tendait tous ses efforts vers une grammaire comparée qui permettrait de comprendre la parenté des langues. Dans son ouvrage intitulé *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens*, publié en 1808 (trad. Française, 1837), Schlegel écrit :

Mais le point décisif qui éclaircira tout, c'est la structure intérieure des langues ou la grammaire comparée, laquelle nous donnera des solutions toutes nouvelles sur la généalogie des langues, de la même manière que l'anatomie comparée a répandu un grand jour sur l'histoire naturelle plus élevée. (p. 35).

Comme le montre ce passage, cette définition de la « structure intérieure des langues » constitue le premier « segment théorique » de la formation de la « positivité philologique », selon les termes de M. Foucault : « la manière dont une langue peut se caractériser de l'intérieur et se distinguer des autres » (Foucault, 1966, p. 295). « Désormais, toutes les langues se valent : elles ont seulement des organisations internes qui sont différentes. De là cette curiosité pour des langues rares, peu parlées, mal « civilisées », dont Rask a donné le témoignage dans sa grande enquête à travers la Scandinavie, la Russie, le Caucase, la Perse et l'Inde. » (Foucault, 1966, p. 298)

Ainsi, si les langues pouvaient se définir, jusque-là, de manière « individuelle », à partir de critères divers, prédéfinis, si chaque langue possédait, en quelque sorte, son autonomie grammaticale, avec Friedrich Schlegel on pouvait aisément les étudier en les comparant à partir de la comparaison de leurs différents modes de combinaisons (le nombre d'unités et les différentes combinaisons envisageables dans le discours) (Foucault, *op. cit.*, 296), mais aussi l'étude de leur parenté à travers l'étude et la comparaison des racines des mots qui les composent. Lorsqu'on peut la repérer – et pour Schlegel, ceci n'est pas toujours le cas –, cette racine est considérée comme un « germe vivant ».

[...] chaque racine est véritablement, comme le nom même l'exprime, une sorte de germe vivant car les rapports étant indiqués par une modification intérieure, et un libre champ étant donné au développement du mot ce champ peut s'étendre d'une manière illimitée il est en effet souvent d'une surprenante fertilité. Mais tous les mots qui naissent, de cette manière, de la racine simple, conservent encore l'empreinte de leur parenté, ils tiennent encore les uns aux autres, se soutiennent et s'appuient, en quelque sorte mutuellement (Schlegel, 1837, p. 56).

Cependant, dans le cas des langues à affixes, comme le démontre largement Schlegel, ce que l'on pourrait désigner par racines n'est guère une « semence féconde », comme dans les premières. Elles sont plutôt considérées comme des « atomes » que l'on combine mécaniquement, comme si ces langues étaient dépourvues, dans leur émergence, de « germe de vie et de développement ». Ainsi, « le mode de dérivation demeure toujours incomplet, et la forme des mots se complique tellement par les affixes dont on les charge de plus en plus, que la langue en devient difficile et embarrassée [...] (Schlegel, 1837, p. 57).

Après la parution de l'ouvrage de Friedrich Schlegel (1808), qui pourrait être considéré comme un point de départ important aux recherches comparatives, F. Bopp fait paraître, en 1816, un ouvrage, non des moindres, intitulé : *Sur le système de conjugaison du sanskrit comparé à celui du grec, du latin, du perse et du germanique, suivi de la traduction de quelques épisodes de poèmes indiens*. La particularité de cette recherche, et ce qui la différencie de celles menées par ses prédecesseurs, comme Frédéric Schlegel, ou encore William Jones, ne tient pas tant dans le rapprochement entre le sanskrit et les différentes langues de l'Europe, parenté déjà bien établie, que dans le principe selon lequel toutes ces langues observées possèdent une histoire riche et longue, qui se découvre comparativement et « grammaticalement » – non pour des raisons externes à la grammaire et à l'histoire de ces langues.

Quelques années plus tard, en 1827, F. Bopp publie son *Système complet de la langue sanscrite*. À partir de 1833, il se consacre à la rédaction de sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand. Par sa richesse, par les nombreuses références pratiques qu'elle contient pour la résolution de quantité de problèmes concernant des idiomes divers, cette *Grammaire comparée* place, immanquablement, F. Bopp comme le fondateur du comparatisme, le créateur même de la philologie comparative, selon les mots de Michel Bréal, puisqu'elle déterminera diverses recherches linguistiques de cette époque à prendre la voie du comparatisme. C'est à cette méthode, qui a profité à l'ensemble des langues indo-européennes, à cette même pratique, qui caractérise l'école des linguistes allemands, que la traduction française de cet ouvrage monumental invite les linguistes français (Bréal, *Introduction*, vol I). Celle-ci a été entreprise par M. Bréal, de 1866 à 1874, sur la seconde édition de l'originale, en faisant précéder chacun des cinq volumes d'une introduction.

Dans l'introduction par laquelle il ouvre le premier volume (dont la rédaction remonte à novembre 1865), M. Bréal, qui établit un constat sévère des recherches linguistiques françaises de cette époque, fait remarquer que la plupart des ouvrages français existants, malgré leur qualité individuelle indéniable, accusent un déficit de continuité et de « cumulabilité », nécessaires à la progression d'une science, que l'étranger (en l'occurrence l'Allemagne) ne connaît visiblement pas¹². Le développement analytique et critique de M. Bréal mérite d'être cité dans toute son étendue :

On serait tenté de croire que la linguistique n'a pas de règles fixes, lorsque, en parcourant le plus grand nombre de ces ouvrages, on voit chaque auteur poser des principes qui lui sont propres et expliquer la méthode qu'il a inventée. Très différents par le but qu'ils ont en vue et par l'esprit qui les anime, les livres dont nous parlons offrent entre eux un seul point de ressemblance : c'est qu'ils s'ignorent les uns les autres, je veux dire qu'ils ne se continuent ni ne se répondent ; chaque écrivain, prenant la science à son origine, s'en constitue le fondateur et en établit les premières assises. Par une conséquence naturelle, la science, qui change continuellement de

¹². Les connaissances linguistiques à cette époque (notamment vers 1850), comme le remarque S. Auroux à juste titre, étaient « non synchrones » entre la France et l'Allemagne, parce qu'elles « ne constituaient pas un seul et unique système scientifique. » (1986, p. 9). Ainsi, en France, un auteur tel que F. Bopp n'était connu qu'en langue allemande. Cela est dû à la politique française dans le domaine linguistique. Auroux précise : « [...] à partir de 1860, la politique française, en matière de linguistique, a consisté à traduire les grands manuels allemands (F. Bopp, F. Diez, etc.). Il faut du temps pour effectuer ce transfert, qui ne correspond pas à l'apparition de nouvelles connaissances [...] » (Sylvain Auroux, 1986, p. 9)

terrain, de plan et d'architecte, reste toujours à ses fondations. Ce n'est pas de tel ou tel idiome, encore moins d'un point spécial de philologie que traitent ces ouvrages à vaste portée : leur objet habituel est de rapprocher des familles de langues dont rien jusque-là ne faisait pressentir l'affinité, ou bien de se prononcer sur l'unité ou la pluralité des races du globe, ou de remonter jusqu'à la langue primitive et de décrire les origines de la parole humaine, ou enfin de tracer un de ces projets de langue unique et universelle dont chaque année voit augmenter le nombre. A la vue de tant d'efforts incohérents, le lecteur est tenté de supposer que la linguistique est encore dans son enfance, et il est pris du même scepticisme qu'exprimait saint Augustin, il y a près de quinze siècles, quand il disait, à propos d'ouvrages analogues, que l'explication des mots dépend de la fantaisie de chacun, comme l'interprétation des songes (p. III).

Ce portrait peu reluisant suggéré dans ces lignes témoigne des difficultés de la linguistique à s'établir comme science, à s'offrir une assise solide, dans la mesure où elle n'érige pas de principes épistémologiques et méthodologiques clairs lui permettant de définir son terrain et sa méthode. Au contraire, l'ouvrage de F. Bopp, lorsque l'on mesure les innovations et les inventions qui s'y retrouvent, semble aller dans le sens de l'évolution d'une science du langage en devenir. En considérant la langue comme seul et unique objet d'investigation, à partir de laquelle les observations et les démonstrations doivent partir, elle pose comme principe fondamental l'élargissement des analyses contrastives à toutes les langues de la même famille.

La vue fondamentale de la philologie comparative, écrit Bréal, c'est que les langues ont un développement continu dont il faut renouer la chaîne pour comprendre les faits qu'on rencontre à un moment donné de leur histoire. L'erreur de l'ancienne méthode grammaticale est de croire qu'un idiome forme un tout achevé en soi, qui s'explique de lui-même. (Bréal, 1874, p. XXXVIII).

La grande expérience tentée par M. Bopp a prouvé qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille, on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les comprendre. (Bréal, p. XXXIX-XL).

La particularité de cette nouvelle science, comme le note Bréal dans sa leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France, ne se trouve pas vraiment dans le nombre des idiomes rapprochés, ou encore dans les rapprochements effectuées, mais dans la méthode mise en place pour effectuer ces rapprochements et indiquer les opérations de la recherche à suivre, afin d'échapper aux erreurs et approximations dans les observations, qui doivent être suffisamment précises et ordonnées (1864, p. 5).

2. Saussure et l'idée d'un « système général du langage »

L'orientation de la pensée linguistique de cette époque était donc notablement influencée par la recherche de la vie des peuples disparus à partir de la recherche des langues anciennes. Cette orientation que la linguistique avait prise (que l'on dénomme la grammaire comparée), consistait principalement à rechercher des rapprochements entre des langues, dans le but de retrouver la langue des premiers temps, la langue mère dont toutes les autres dérivent, et d'y apporter une réponse satisfaisante au problème permanent de l'origine du langage, qui a de tout temps fasciné les chercheurs. Il faut dire que cette idée a animé la plupart des textes de cette époque, à l'instar de

l'ouvrage de Pictet, « *Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs: Essai de paléontologie linguistique* », comme le souligne clairement Saussure dans ce passage du manuscrit de ses Souvenirs :

L'idée qu'on pouvait, à l'aide d'une ou deux syllabes sanscrites, – car telle était l'idée même du livre [de Pictet] et de toute la linguistique de cette époque – retrouver la vie des peuples disparus m'enflammait d'un enthousiasme sans pareil en sa naïveté ; et je n'ai pas de souvenirs plus exquis ou plus vrais de jouissance linguistique que ceux qui me viennent encore aujourd'hui par bouffées de cette lecture d'enfance. (CFS 17, 1960, p. 16).

C'est en se conformant en connaissance de cause à cette idée que le jeune Saussure compose son *Essai sur les langues* (1872). Ce texte représente son premier essai écrit à quatorze ans et demi¹³. Destiné au savant Adolphe Pictet, alors « voisin de campagne de [s]a famille, pendant une partie de l'année », cet essai trace les premières formes d'un *système général du langage* (CFS 17, 1960, p. 16). « L'excellent savant, écrit Saussure dans son manuscrit de souvenirs, eut la particulière bonté de me faire une réponse écrite, où il me disait entre autres : Mon jeune ami, je vois que vous avez pris le taureau par les cornes..., et il me distribuait ensuite de bonnes paroles qui furent efficaces pour me calmer définitivement sur tout système universel du langage (CFS 17, 1960, p. 17).

À la suite de cette réponse peu enthousiasmante (pour le jeune Saussure), ce document restera longtemps enseveli dans ses affaires, avant de disparaître mystérieusement. Dans son préambule aux *Souvenirs de F. de Saussure*, publié en 1960, Robert Godel rappelait que Charles Bally avait eu connaissance de ce document, et « *qu'il en a eu le texte même sous les yeux (il en cite un passage) [...]. D'ailleurs, le manuscrit a disparu depuis, et personne, après Bally, ne paraît l'avoir vu.* » (Godel, CFS 17, p. 13). C'est en 1969 que ce document a été retrouvé, remis par Raymond et Jacques de Saussure à l'Université de Harvard (Houghton Library), comme l'écrit Jakobson¹⁴ dans le volume 26 des *Cahiers Ferdinand de Saussure* (CFS 26, p. 5-14).

Tout semble indiquer que F. de Saussure avait volontairement ignoré et omis ce texte, qu'il n'avait pas pris la peine de le chercher dans ses affaires. Il en parle d'ailleurs dans ses Souvenirs comme d'un « enfantillage », ou encore d'un « malheureux *Essai sur les langues* » (CFS 17, 1960, p. 17, 19). Cependant, cette dévalorisation devrait plutôt être vue comme une « négativité », au sens philosophique du terme (au sens de Hegel), c'est-à-dire comme une « insatisfaction envers le présent qui implique la négation du présent et la propension à travailler à son dépassement » (Bourdieu, 1997, p. 303). C'est une insatisfaction de la raison, qui tend vers une nouvelle « positivité », dans les termes mêmes de Hegel (Weil, 1950 [1970], p. 35). Ce « mécontentement » ne doit en conséquence rien enlever à la valeur réelle de l'*Essai*, même si son auteur n'avait, à l'époque de sa rédaction, que quatorze ans et demi.

13. En 1872, Saussure avait quatorze ans et demi, contrairement à ce qu'on peut lire dans ses Souvenirs. Pour un développement sur l'origine de cette erreur, on peut se référer à l'article de Jean-Daniel Candaux, *Ferdinand de Saussure linguiste à quatorze ans et demi* (CFS 29, 1974, 7-12).

14. “Raymond and Jacques de Saussure generously endowed the Houghton Library of Harvard University with a collection of their father's manuscripts (bMS Fr. 266 : Saussure, Ferdinand de, Linguistic papers)”. (« Saussure's Unpublished Reflections on Phonemes », in CFS 26, 1969, pp. 5-14). Voir également l'Introduction de Boyd Davis (notamment page 73) à l'*Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin & de l'Allemand à un petit nombre de racines* (CFS 32, 1978, pp. 73-76).

Dans la lettre¹⁵ que le jeune Saussure a adressée à Adolphe Pictet, on peut découvrir sa grande fascination des « systèmes » : « Aussi ne l'aurais-je pas fait, écrit Saussure, si, à force d'habitude, je n'avais fini par regarder comme l'évidence un système que je bâtis depuis l'année dernière ; j'ai toujours eu la rage de faire des systèmes avant d'avoir étudié les choses par le détail. » (Cité par Jean-Daniel Candaux, *CFS* 29, 1975, p. 10). Et dans ses Souvenirs (1903), F. de Saussure parle d'un *système général du langage* (*CFS* 17, 1960, p. 17).

En s'appuyant sur cet essai retrouvé (*CFS* 32, 1978), on voit clairement que le jeune Saussure avait déjà le sens du « jeu scientifique », en donnant un poids non négligeable à la méthode, en lui fournissant un sol ferme et stable, qu'elle trouve dans l'esprit de système, et en orientant son « projet » vers la comparaison des langues : en effet, l'entreprise poursuivie par le jeune Saussure, dans cette étude, est de démontrer l'existence d'un « système universel du langage », en considérant les langues à partir de ce qu'elles ont de commun. C'est à partir d'une variété de racines des langues indo-européennes (à partir des mots du Grec, du Latin et de l'Allemand) qu'il s'efforce de bâtir ce « système universel ». Loin de s'occuper des particularités, il s'attache à saisir l'unité, les similitudes (*CFS* 32, 1978, p. 97). Dans sa lettre à Pictet, Saussure se demandait « [...] si cette foule de racines des langues indo-européennes avaient existé de tout temps ou si l'on ne pourrait pas trouver quelque unité au fond de cette grande variété » (*CFS* 29, 1975, p. 10). Comme on peut le voir, à travers cette interrogation, la relation entre les « parties » et l'« universel » se trouve nettement posée.

Ce qu'en dit Saussure, dans son manuscrit de Souvenirs, nous permet alors de savoir que l'*Essai sur les langues* représente une approche méthodologique d'une exigence remarquable : tenter de présenter la variété des formes (des racines) des langues à partir d'une unité ; autrement dit, toutes les formes doivent se rencontrer dans une « totalité » à partir d'un ordonnancement bien déterminé. Plus précisément, l'*Essai sur les langues* « [...] consistait à prouver que tout se ramène, dans toutes les langues possibles, à des radicaux constitués immédiatement par 3 consonnes (plus anciennement même par 2 consonnes), si l'on considérait comme identiques p, b, f, v, ou k, h, g, ch ou t, d, th. Ainsi R-K était, je crois, signe universel de prépotence ou de puissance violente [...]. » (*CFS* 17, 1960, p. 17).

C'est à partir de cette notion de « système » que Saussure suscite des questionnements et des réflexions, et tente ensuite d'y répondre. Ainsi, cette pratique des systèmes apparaît pour lui comme la meilleure manière de résoudre les problèmes qui se posent dans le champ des recherches linguistiques, spécifiquement la question de la filiation des langues. De toute évidence, l'objectif de ce dispositif mis en place (cette systématicité) est d'échapper à la spéculaction et d'atteindre la « vérité nécessaire et universelle », au sens kantien du terme, pour ce qui est de la parenté supposée des langues.

¹⁵. « Dans les papiers d'Adolphe Pictet légués par Mme Horace Micheli en 1963 se trouve en effet conservée la lettre autographe que le jeune Ferdinand de Saussure joignit à son essai sur les langues, en le soumettant à son éminent voisin d'été [Pictet] ». (*CFS* 29, 1975, p. 10).

Il faut dire que la question traitant du rapport de similitude (universelle) entre des langues par le rapprochement entre les racines a toujours été plus actuelle que jamais. Dans sa longue préface consacrée à l'*Essai sur la langue et la philosophie des Indiens* de Schlegel, A. Mazure rappelle l'intérêt que revêt cette question à cette époque :

La question de la parenté universelle des langues par la ressemblance des racines, et indépendamment des familles spéciales, est une question intéressante sans doute, et qui ne manquera pas de séduire l'imagination. Elle concourt à démontrer la thèse philosophique de l'unité du langage et de l'unité de la race humaine ; mais en même temps elle est bornée, et contient peu de résultats pour l'histoire, que souvent même elle dédaigne (Schlegel, Préface du traducteur, 1837, p. XVIII).

Dans ce livre, en citant comme exemple les langues de l'Amérique, mais encore plusieurs langues de l'Asie et de l'Europe, et en écartant les langues dont le système de flexion domine, Schlegel pointe sans détour l'impossibilité de réduire toutes les langues à une « tige commune ». Seule une classe de langues, comme la langue indienne et la langue grecque, qui se sont formées d'une manière « organique » à partir d'un « tissu primitif » connaît une parenté à partir du principe de leurs racines communes.

Et d'ailleurs, écrit-il, l'examen des langues américaines peut être d'une grande utilité pour démontrer à ceux qui espèrent toujours de pouvoir ramener toutes les langues à une tige commune, même d'après leurs matériaux et leurs racines, combien cela est impossible (Schlegel, 1837, p. 58).

Au début du XIX^e siècle, Jules Klaproth (1783-1835) et De Mérian ont tenté de se soustraire aux conceptions métaphysiques afin d'arriver à des connaissances assurées du langage. En effet, pour l'orientaliste allemand, J. Klaproth, qui avait développé une idée d'affinité générale entre les langues, les racines de toutes les langues sont équivalentes. Il rapporte ces rapprochements entre les langues à leur provenance commune d'une langue primitive unique. De la même manière, De Mérian s'était efforcé, à son tour, « [...] de démontrer que les racines de toutes les langues du monde sont originarialement les mêmes [...] » (Klaproth, J. ; Merian, A. 1828 [2009], Préface, p. V) ; il s'était donné pour tâche de ramener une série de mots (une vingtaine) à un nombre limité de racines. Il fondait son approche du langage sur une loi immuable, qui ouvre son *Principes de l'étude comparative des langues*, « celle de la multiplicité provenant de l'unité » (p. 1).

Il n'y a eu, dans l'origine, écrit-il, qu'une seule langue. Ce qu'on appelle communément langues, ne consiste réellement que dans des dialectes de cette langue primitive. La forme des mots varie, leur essence ne varie jamais. L'essence est dans les racines et dans les éléments de ces racines ; éléments subsistent dès l'origine, et peuvent être analysés physiologiquement. (Klaproth, J. ; Merian, A. 1828 [2009], p. 3-4).

Même si l'on peut trouver des idiomes qui ne sont plus parlés sur la surface du globe au moment où l'on parle certains autres, on ne peut guère affirmer que les premiers ont cessé d'exister lorsque les seconds sont apparus ; pour De Mérian, les seconds sont les « modifications ou phases » des premiers : « La seule, la véritable langue a été dès le commencement du monde

jusqu'à ce jour, toujours une, et sera toujours unie ; seulement elle change parfois d'habit (§ V, VII, IX, XIV) » (Klaproth, J. ; Merian, A. 1828 [2009], p. 13-14).

3. L'« art des systèmes » et la mise à distance de l'explication étymologique

Au siècle précédent, Antoine Court de Gébelin¹⁶ (1725-1784), connu pour sa *Grammaire universelle et comparative* (1774), avait mis en place, pour sa part, un « système général d'étymologie », en faisant reposer son analyse des sons (des voyelles et des consonnes) sur l'onomatopée. Cependant, à cause de son attachement inébranlable à cette dernière, son système n'arrivait pas à dépasser les anciennes considérations matérielles, aventureuses et incomplètes sur le langage, et cela en dépit de l'étendue et de la profondeur des démonstrations apportées (Schlegel, Préface du traducteur, 1837, p. X-XI).

Il croyait, d'après cette systématisation dont la plus grande partie est profondément arbitraire, pouvoir subordonner tous les mots, tant racines que dérivés, aux éléments vocaux déterminés d'une manière abstraite. Or, ces éléments qui dans le fait ne sont aucune langue, il les donne comme la langue primitive, naturelle, qui dut être enseignée à l'homme dès son premier berceau, et dont ensuite se seraient formées naturellement toutes les langues qui furent parlées par les diverses branches de sa postérité (Schlegel, Préface du traducteur, 1837, p. XI).

Mais cette thèse onomatopéique n'a pas vu son règne dépérir, même si, comme on le sait, elle avait reçu des critiques enflammées de la part de nombreux penseurs, depuis le *Cratyle* de Platon¹⁷. Si des penseurs comme Court de Gébelin ou encore Scherer ont tenté de la développer et de la réhabiliter, Max Müller était de ceux qui l'on critiquée avec véhémence, pour ne citer que lui. Dans ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, un cours professé à l'Institution royale de la Grande-Bretagne en 1863, dans sa deuxième leçon, intitulée « Le langage et la raison », Max Müller écrit :

Cette théorie est fort satisfaisante, tant qu'il ne s'agit que de poules qui gloussent ou de dindons qui glougloutent ; mais autour de cette basse-cour s'élève une muraille, et nous ne tardons pas à nous apercevoir que c'est derrière la muraille que commence réellement le langage. (Müller, 1867, I, p. 111)

¹⁶. Selon Sylvain Auroux, « Gébelin est l'un des premiers « linguistes », et peut-être le premier, à envisager des *lois phonétiques*, « lois fondamentales et universelles (...) qui embrassent (...) les langues de tous les temps et de tous les lieux » (*Monde primitif*, I, 14-15). Ainsi « l'histoire des peuples devient une affaire de calcul ; par conséquent aussi sûre qu'elle était incertaine, et aussi lumineuse qu'elle était obscure » (*ibid.*, I, 82), voir pp. 303-306. » (Auroux, 1996, p. 103 n.).

¹⁷. Même si les exemples qui y sont choisis pour examiner le rapport entre les mots et les choses demeurent, pour la plupart, non représentatifs, le *Cratyle* livre une réflexion piquante sur l'étymologie et le langage : les mots sont-ils l'imitation fidèle des choses ? Peut-on vraiment parler d'ascendance naturelle entre les mots et les choses ? (Platon, *Cratyle*, *Œuvres complètes*. Sous la direction de Luc Brisson. Paris, Éditions Flammarion, 2008, XXI-2 204 p.).

C'est précisément derrière cette « muraille » que le jeune Saussure situe sa réflexion. Pour s'écartier de l'explication étymologique et hasardeuse du langage, il commence le second chapitre de son *Essai*, intitulé *Naissance du Langage*, par critiquer proprement la théorie des onomatopées, en pensant probablement à des auteurs (qu'il ne cite cependant pas) comme Court de Gebelin, Gottfried Wilhelm Leibniz (1646–1716) ou encore Max Müller. De toute évidence, Saussure ne concède aucune valeur étymologique aux mots de la langue tels qu'ils se rencontrent dans le dictionnaire. Pour lui, « l'immense majorité des mots contenus dans le dictionnaire n'ont aucune valeur étymologique. » (p. 86)

Il faut dire que la théorie des onomatopées est bien antérieure à Saussure. Connue depuis l'antiquité, elle s'est développée remarquablement avec des auteurs comme Gottfried Wilhelm Leibniz, Johann Gottfried Herder, Jean-Jacques Rousseau, Charles Nodier, etc. Mais la plus grande avancée réalisée dans ce domaine consiste dans le déplacement du centre de la réflexion vers l'homme, en s'écartant de l'origine divine du langage, notamment avec Herder et Leibniz, avec toutefois une différence notable. « Cette différence réside [...] dans le fait que Herder rejette complètement l'hypothèse d'une origine divine du langage, en mettant l' « étincelle céleste de Prométhée dans l'âme humaine » et en plaçant l'homme au centre de la création linguistique. » (Danguolé Melnikienè, 2016, p. 6)

Le jeune Saussure, en considérant dans son essai, les racines des langues comme des « types phonétiques » ainsi que les dénomme M. Müller¹⁸ (et non comme des « sons imitatifs » comme chez Rousseau), marque une distance importante avec les auteurs qui les considèrent comme des interjections, ou des onomatopées, même s'ils se conforment rigoureusement aux préceptes de la grammaire comparée. Après avoir présenté succinctement les quatre groupes de consonnes qu'il distingue en grec, en latin et en allemand – les gutturales, les labiales, les dentales et les consonnes L et R –, Saussure écrit :

On entend dire que les premières paroles ont été des onomatopées ; encore faut-il savoir si l'homme a eu d'emblée tous les moyens d'imiter par sa voix les sons de la nature. Je suppose au contraire qu'il ne soit arrivé que par une lente éducation à prononcer tous les sons dont il est capable. En commençant, j'imagine, il ne possédait que les voyelles, sons élémentaires qui ne sont même pas refusés au muet. Les premières paroles, encore informes, ont dû être formées au moyen des voyelles seules. – Bientôt cependant on dut être conduit à l'aspiration qui donna naissance au son *guttural* ; c'était l'aurore des consonnes. – Après l'aspiration, l'articulation la plus aisée est certainement le son *labial*. On obtint ainsi le P. – Jusqu'ici l'homme n'a encore fait usage ni de sa langue, ni de son palais ni de [3] ses dents, et c'est à l'aide de ces instruments qu'il arrivera en dernier lieu au son *dental*, le plus compliqué des trois. Il possède donc le K, le P et le T. (Il n'a encore inventé ni le L ni le R [...]] (CFS 32, 1978, p. 77).

¹⁸ « [...] si nous analysons le langage, écrit M. Müller, c'est-à-dire si nous faisons remonter les mots à leurs éléments les plus primitifs, nous arrivons, à la fin, à trouver non des lettres, mais des racines. C'est là un point auquel on n'a pas donné une attention suffisante, et l'on peut presque dire que l'opinion générale regarde les voyelles et les consonnes, mais non pas les racines, comme constituant les éléments du langage. » (Müller, 1867, I, pp. 92-93).

Loin de la thèse des onomatopées, Saussure situe sa recherche au niveau phonétique, en supposant que les sons de parole que l'homme prononce sont le fruit d'un apprentissage lent et complexe. Ainsi, la formation des racines ne tient rien de l'onomatopée : le rapport entre les formes du langage et ce qu'elles désignent, qui semblent, à première vue, découler de la capacité de l'homme à imiter la nature par sa voix, s'estompe dès que l'on approfondit l'analyse des racines et que l'on élargit le spectre des éléments communs aux langues comparées. En écartant la voyelle changeante, ou qui s'efface parfois complètement, Saussure cherche à caractériser davantage ces racines (afin qu'elles ne se confondent plus les unes avec les autres), en se concentrant donc sur la consonne, seule susceptible de comporter le signe distinctif.

Une racine n'est pas *déterminée* par une seule consonne, déduit Saussure, pas plus qu'une ligne droite par un seul point (1978, p. 78).

Mais voici qu'on en arrive à faire des mots avec 2 <[b.] voyelles > consonnes, séparées par une voyelle. On dispose de trois consonnes ; on les combine de toutes les manières, et on en tire les neuf formes suivantes :

KAK.	KAP.	KAT.
PAK.	PAP.	PAT.
TAK.	TAP.	TAT.

Désormais la racine repose sur deux consonnes qui en font le caractère distinctif ; elle ne peut plus se confondre avec une autre racine ; elle est vraiment une racine. Ce sont ces neuf familles de mots (avec 6 autres qui s'ajoutèrent plus tard) que je crois reconnaître en grec, en latin et en allemand (1978, p. 78).

De ces neuf racines vont découler des milliers d'autres mots, à partir différents procédés, tout en continuant à reconnaître, à chaque fois, la racine « primitive » : il suffit par exemple de changer la voyelle de la racine *kap* pour constituer les mots *kep*, *kop*, etc. De la même manière, en changeant la voyelle des autres racines, on obtenait encore d'autres mots. La formation de nombreux autres mots était possible lorsqu'on inventa les différentes formes des sons guttural, labial et dental à partir des trois principaux sons *k*, *p* et *t* : « c'est-à-dire que de *k* par exemple on fut conduit à *g*, à *ch* – de *p* on fut conduit à *b*, à *ph* et même à *m* – de *t* à *th*, à *s*, à *n*. » (1978, p. 79). De cette manière, de la racine *tak*, par exemple, on obtenait les mots *dag*, *tack*, *sach*, etc. Si de plus on variait la voyelle, on obtenait encore d'autres mots tels que *tech*, *tuch*, *sech*, etc. Un nombre considérable d'autres mots pouvait également se former lorsque les mots commençaient à recevoir de nouvelles syllabes, tout en changeant les consonnes et les voyelles. Par exemple, lorsque la racine *tap* reçoit la syllabe *an*, on obtenait *tapan*. En modifiant les consonnes et les voyelles, on arrivait aux formes *dapan*, *daphon*, etc. (1978, p. 79)

L'analyse systématique que propose Saussure dans cet *Essai* permet de décrire méthodiquement la formation de milliers de mots à partir des différents changements que pourraient subir les neuf principales racines mises en évidence. Le changement est au cœur de l'explication saussurienne, comme on peut le voir. Si la perspective historique permet de connaître des langues à partir de leur histoire, cette approche systématique permet de les rapprocher et de les comparer au niveau phonétique (au niveau de leurs racines).

De ce texte de Saussure, on retient donc cette orientation vers une explication « rationnelle » des faits de langage : dès cette époque, le jeune Saussure était prédisposé pour trouver une « loi linguistique » universellement admise, comme ces « formules universelles » qui permettent aux savants de recevoir la reconnaissance et pénétrer immanquablement dans le champ de la recherche scientifique. Et c'est bien l'aspiration fondamentale de la connaissance, comme le rappelle E. Cassirer : « rattacher le particulier à une loi et à un ordre qui aient la forme de l'universalité (Cassirer, 1953 [1972], p. 18).

Toute « loi » de la nature prend pour notre pensée la forme d'une « formule » universelle, mais toute formule ne se laisse représenter que par un enchaînement de symboles universels et spécifiques. Sans ces symboles universels, comme ceux que l'arithmétique et l'algèbre fournissent, aucune relation particulière de la physique, aucune loi particulière de la nature ne serait exprimable. Ce fait manifeste clairement le principe fondamental de la connaissance en général qui veut que l'universel ne se laisse intuitionner que dans le particulier, et que le particulier ne se laisse jamais penser que dans la perspective de l'universel. (1953 [1972], p. 27).

Telle était la forme que revêt son « projet » à ce moment précis de son développement. Cet « art des systèmes », défini comme méthodologie, s'il est utile de le rappeler, est ce qu'Emmanuel Kant (1724-1804) désigne, dans sa *Critique de la raison pure*, par l'*« architectonique de la raison pure »*.

J'entends par *architectonique* l'art des systèmes. Puisque l'unité systématique est ce qui, simplement, transforme une connaissance commune en science, c'est-à-dire ce qui, d'un simple agrégat, fait un système, l'architectonique est donc la doctrine de ce qu'il y a de scientifique dans notre connaissance en général, et elle appartient ainsi, nécessairement, à la méthodologie.

Sous le gouvernement de la raison, nos connaissances en général n'ont pas la possibilité de constituer une rhapsodie, mais elles doivent au contraire former un système, au sein duquel seulement elles peuvent soutenir et favoriser les fins essentielles de la raison. Cela dit, j'entends par système l'unité des diverses connaissances sous une Idée. Cette dernière est le concept rationnel de la forme d'un tout, en tant que, à travers ce concept, la sphère du divers aussi bien que la position des parties les unes par rapport aux autres sont déterminées *a priori*. (Kant, 1781 [2001], *Critique de la raison pure*, p. 674).

Précisons cependant qu'il n'existe pas de réflexion sur le langage chez Kant, comme le relève Johann Georg Hamann, ou encore Johann Gottfried von Herder. Ce travail sera réalisé par Wilhelm von Humboldt à partir de la *Critique de la raison pure* de Kant, en considérant les mots comme moyen d'objectivation de la pensée. Ainsi, si la connaissance passe par la langue pour Kant, la pensée passe par le langage pour Humboldt¹⁹ (médiatrice). Kant a donc permis à Humboldt de dépasser ce manque et d'instaurer de nouveaux principes fondamentaux du langage humain, faisant de sa pensée un point de départ essentiel pour la linguistique moderne.

Conclusion : F. de Saussure et le style du « commencement »

¹⁹ Cassirer, Ernst. « Les éléments kantiens dans la philosophie du langage de Wilhelm von Humboldt », *Les Études philosophiques*, vol. 113, no. 2, 2015, pp. 259-282.

En partant de l'idée qu'un « commencement » est « une attitude, une conscience » (*Beginnings, op. cit.*, p. XV), on peut au moins dire que la jeunesse de l'auteur ne signifie guère « puérilité » de la réalisation. En pensant l'écrivain à partir de son œuvre²⁰, ce qu'on peut considérer comme « commencement » dans ce texte est loin d'être immature, superficiel, puisque le jeune Saussure, par l'analyse originale qu'il propose, s'enhardit jusqu'à vouloir dépasser un horizon historique qui demeurait jusque-là indépassable. À cette époque, la perspective historique dominait toutes les réflexions linguistiques²¹ (comparaison et histoire des langues, explication historique des phénomènes linguistiques, etc.). C'est pendant cette année, plus exactement à l'automne 1872, que le jeune Saussure découvre la nasale sonante²².

Ce premier pas dans la recherche linguistique peut donc être vu comme un « commencement transitif » – même si ce texte a été rejeté par son auteur pour les raisons que nous avons explicitées précédemment –, parce qu'il ouvre le chemin à d'autres réalisations assez semblables, au début, mais qui s'y sont éloignées à mesure que se précisait l'objet et s'affinait la méthodologie. Ce texte annonce, sur de nombreux points, les œuvres à venir de Saussure (du moins dans les recherches qu'il a menées). A travers un ensemble de « concepts du commencement », que l'on retrouve bien plus tard dans ces écrits de la période de la « maturité scientifique », ce texte, qui demeure pour le moins fragmentaire, comprend les principes essentiels de sa connaissance de la langue.

En tenant compte des différents éléments développés précédemment, on peut affirmer sans doute que F. de Saussure commence sa carrière scientifique en écrivant cet *Essai sur les langues* (1872). Comme on l'a vu, il y choisit un point de départ « original », même s'il ne s'écarte pas complètement des recherches linguistiques de cette époque (en ne se rapportant clairement à aucun auteur dominant). L'originalité²³ de ce texte tient dans le champ d'études suivi et de la méthodologie adoptée. A la vérité, le jeune Saussure, qui n'avait pas cherché à suivre les préceptes disciplinaires de cette période, s'était aventuré sur un terrain (phonétique par l'étude des racines des langues) qui, s'il n'était pas complètement nouveau, était audacieux et ambitieux.

En effet, dans l'étude qu'il a entreprise, le jeune Saussure a « pris le taureau par les cornes », en reprenant les mots de Pictet. Comme on le voit, en suivant une méthode systématique et rigoureuse, cette « foule de racines » qu'il a défrichée apparaît comme une variété avec une unité visible. C'est avec l'idée de système, qui s'y trouve clairement utilisée, que le jeune Saussure fait face au problème de la variété des racines des langues. Ainsi, de cette manière, ces dernières ne représentent plus un simple agrégat, indéfinissable et sans ordre, mais des « symboles universels » qui trouvent leur sens dans un « système clos » [Voir Cassirer, 1972, Tome 1, pp. 27, 102].

²⁰. M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Paris : Gallimard, 1969, p. 93.

²¹. Il faut rappeler que le terme *linguistique* apparaît en français à partir de 1812 dans une traduction de Gabriel Henry (1812, vol. 2, p. 96) de la revue *Archives d'Ethnographie et de Linguistique* (Auroux 1987, p. 450).

²². Pour davantage de précisions sur cette découverte, *Souvenirs de Saussure concernant sa jeunesse et ses études*, CFS, n° 17, 1960, pp. 17-18.

²³. Pour un développement sur la notion d'originalité, voir : Meier, Daniel, et Alexandre Pollien. « De l'originalité dans les sciences sociales », *A contrario*, vol. 1, no. 2, 2003, pp. 3-5.

Précisons néanmoins, pour la clarté du propos, que six années de réflexion intellectuelle séparent ce premier texte de son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Saussure, 1878), qui le propulsera sur le devant de la scène linguistique. Le maître-mot de cette seconde recherche, sur lequel tout repose, comme on le sait, est « système ». Gabriel Bergounioux²⁴ rappelle que cette idée de système apparaît également chez Saussure dès 1877 dans un article intitulé « Essai d'une distinction des différentes *a* indo-européens », publié dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (SLP). Ces quelques années suffisent, pour le jeune Saussure, pour connaître et reconnaître les limites de certains développements prônés dans ses études précédentes.

Je suis obligé de retirer plusieurs des opinions que j'ai émises dans un article des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* intitulé *Essai d'une distinction des différents a indo-européens*. En particulier la ressemblance de *ar* avec les phonèmes sortis du *r* m'avait conduit à rejeter, fort à contre-cœur, la théorie des liquides et nasales sonantes à laquelle je suis revenu après mûre réflexion. (Saussure, 1878/1984 : 3).

Tous ces éléments nous engagent donc à inclure cet écrit de jeunesse de F. de Saussure dans le corpus global de ses travaux. De même, si l'on résonne à partir de la linguistique de corpus, ce texte doit faire partie du corpus de travail, parce qu'un rapprochement réfléchi de textes, comme le rappelle F. Rastier, génère toujours du sens. C'est un procédé qui permet de favoriser la découverte de nouveaux observables (Rastier, 2001, p. 92).

²⁴. Gabriel Bergounioux. Vers le Mémoire, ou comment le structuralisme vint à Saussure. Dossiers d'HEL, SHESL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée, pp.1-11. <<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero3>>. <hal-01311879>.

Bibliographie

- Arrivé, M. (2007). *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Presses Universitaires de France.
- Auroux, S. I. (1989-2000). *Histoire des idées linguistiques*. Paris, Mardaga [3 volumes].
- Auroux, S. (2006). Les embarras de l'origine des langues. *Marges linguistiques* 11, pp. 58-92.
- Auroux S. (1986). « *Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques* ». In: *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, Première série, n°7, pp. 1-26; doi : <https://doi.org/10.3406/hel.1986.3346>
https://www.persee.fr/doc/hel_0247-8897_1986_num_7_1_3346
- Bachelard, G. (1934 [1989]). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Librairie Philosophique J. VRIN.
- Benveniste, E. (1964). Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études. *École pratique des hautes études, 4e section, Sciences historiques et philologiques, Annuaire 1964-1965*, pp. 20-34.
- Benveniste, E. (Éd.). (1964). Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, CFS 21.
- Bergounioux, G. (2013). Vers le Mémoire, ou comment le structuralisme vint à Saussure. *Dossiers d'HEL, SHESL, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée*, pp. 1-11.
- Bopp, Franz. *Grammaire Comparée Des Langues Indo-Européennes, Comportant Le Sanscrit, Le Zend, l'Arménien, Le Grec, Le Latin, Le Lithuanien, l'Ancien Slave, Le Gothique et l'Allemand, Par M. François Bopp. Traduite Sur La Deuxième Édition et Précédée d'Une Introduction Par M. Michel Bréal,... Tome Ier (-IV. - Tome v. Registre Détailé, Rédigé Par M. Francis Meunier.)*. 1874.
- Bourdieu, P. (1992 [1998]). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Du Seuil.
- Bréal, M. (1864). *De la méthode comparative appliquée à l'étude des langues : leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France*, G. Baillière (Paris), 23 p. ; in-8.
- Candaux J.-D. « Ferdinand de Saussure linguiste à quatorze ans et demi », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 29 (1974/1975), pp. 7-12 (6 pages), Publié par : Librairie Droz.
- Cassirer, E. (1953 [1972]). *La Philosophie des formes symboliques. I. Le langage* (Vol. I). (O. H.-l. Lacoste, Trad.) Paris: Les Éditions de Minuit.
- De Mauro, T. (1916 [1972]), « Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure » (p. 319-389), in : Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Desmet, P. (1996). *La linguistique naturaliste en France (1867-1922) : nature, origine et évolution du langage. Volume 6*. Louvain, Belgium: Peeters Publishers.
- Desmet P., Swiggers P. (1995). *De la grammaire comparée à la sémantique : textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*, Peeters Publishers, 360 pages.
- Foucault M., *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Fehr J. (1996). « SAUSSURE : COURS, PUBLICATIONS, MANUSCRITS, LETTRES ET DOCUMENTS. Les contours de l'œuvre posthume et ses rapports avec l'œuvre publiée », In: *Histoire Épistémologie Langage*, tome 18, fascicule 2., L'esprit et le langage. pp. 179-199 ; En ligne: https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1996_num_18_2_2469
- Fleury, M. (1964). Notes et documents sur Ferdinand de Saussure (1880-1891). *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1964-1965*, pp. 35-67.
- Godel, R. (1960). « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études », In: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°17, pp.12-25).
- Godel, R. (1957). *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Droz.

- Henry, V. (1896). *Antinomies linguistiques*. Paris.
- Holenstein, E. (1974). *Jakobson*. Paris: Seghers.
- Jakobson, R. (1971). *Selected Writings I, Phonological studies* (éd. Second expanded edition). The Hague/Paris: Mouton.
- Kant, E. (1781 [2001]). *Critique de la raison pure*. Presses Universitaires de France – PUF.
- Klaproth, J. and Merian, A. (1828, 2009). *Principes de l'étude comparative des langues*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Merleau-Ponty, M. (1969). *La Prose du monde* . [Paris] : Gallimard.
- Muller, M. (1867). *Nouvelles leçons sur la science du langage*, Paris.
- Pictet, A. (1859-1863). *Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs : essai de paléontologie linguistique*. Paris [2 volumes].
- Rastier (F.). (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : P.U.F.
- Rastier François, (2011). « Du texte à l'œuvre : la valeur en questions », in Christine Chollier, éd. (2011) *Qu'est-ce qui fait la valeur des textes ?*, Éditions et Presses universitaires de Reims, pp. 11-74. [Réédition révisée et augmentée].
- Rastier, F. (2012). « Lire les textes de Saussure », in *Langages* (185/1), pp. 7-20.
- Rastier, F. (2009). « Saussure et les textes. De la philologie des textes saussuriens à la théorie saussurienne des textes », in *Texto! Textes et cultures (revue-texto.net)*, XIV (3).
- Rastier, F. (2003). « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », In Bouquet, S. éd., *Saussure, Cahiers de l'Herne*, pp. 23-51.
- Saïd, E. W. (2012). *Du style tardif*, essai traduit de l'américain par Michelle Viviane Tran Van Khal, éditions Actes Sud, Hors collection, septembre.
- Said, E. W.(1975). *Beginnings : Intention and Method*, New York, Basic Books, , p. XI.
- Saussure, F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*. (S. B. Engler, Éd.) Paris: Gallimard, Bibliothèque scientifique.
- Saussure,F. de (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris: 1916 [2005], Cours de linguistique générale, publié par C. Bally et A. Sechehaye Édition de Payot & Rivages.
- Saussure, F. de (1878). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig.
- Saussure, F. de. (1984). *Recueil des publications scientifiques*, édition de C. Bally & L. Gautier, Genève, Slatkine.
- Saussure F. de (1874 [1978]), « Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racines », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 32, pp. 76-101.
- Schlegel, F.von (1837). *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, Traduit de l'allemand par M. A. Mazure, professeur de philosophie, Paris : Parent-Desbarres.
- Starobinskij. (1971). *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard.
- Saussure, F. de (1967 [1989]); 1974[1990]). *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 1 et 2. Wiesbaden, Otto Harassowitz.
- Weber, W.(2002). *Le savant et le politique*, Paris, Éditions 10/18.